

**Est ego qui dicte ego.
Prononymat et schizographie aux XVII et XVIIIe siècles**

1. Arnauld et Nicole, « Des sophismes d'amour-propre, d'intérêt et de passion », §VI, *La logique ou l'art de penser*, Flammarion, 1970, p. 329, et Arnauld et Lancelot, « Des pronoms », *Grammaire générale et raisonnée*, chap. VIII, Allia, 2016, p. 75 :

Une des plus importantes règles qu'on puisse garder, pour n'engager pas dans l'erreur ceux à qui on parle, et ne leur donner point d'éloignement de la vérité qu'on leur veut persuader, est de n'irriter que le moins qu'on peut leur envie et leur jalousie en parlant de soi [...]. Les personnes sages [...] tâchent de se cacher dans la presse, pour n'être pas remarqués, afin qu'on ne voie dans leurs discours que la vérité qu'ils proposent.

Feu M. Pascal, qui savait autant de véritable rhétorique que personne en ait jamais su, portait cette règle jusques à prétendre qu'un honnête homme devait éviter de se nommer, et même de se servir des mots de *je*, et de *moi*, et il avait accoutumé de dire sur ce sujet que la piété chrétienne anéantit le *moi* humain, et que la civilité humaine le cache et le supprime.

[Les hommes] ont reconnu qu'il était souvent inutile et de mauvaise grâce de se nommer soi-même, et ainsi ils ont introduit le pronom de première personne, pour le mettre au lieu du nom de celui qui parle : *Ego* ; moi, je. [...]

Ces pronoms faisant l'office des autres noms, en ont aussi les propriétés.

2. Blaise Pascal, *Pensées*, Lafuma n° 688, Selliers n° 567 :

Le moi¹ est haïssable. Vous, Mitton, le couvrez, vous ne l'ôtez point pour cela. Vous êtes donc toujours haïssable. [...]

Je le hais parce qu'il est injuste qu'il se fasse centre de tout, je le haïrai toujours. [...] Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice.

¹*Le mot de MOI dont l'auteur se sert ne signifie que l'amour propre. C'est un terme dont il avait accoutumé de se servir avec quelques-uns de ses amis.*

3. Emmanuel Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, I, « De la connaissance de soi », Vrin, 2002, p. 23, et « De l'observation de soi-même », p. 31 :

« Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur la terre. Par là, il est une personne ; et grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui survenir, il est une seule et même personne[.]

Le but de ce paragraphe, c'est de donner l'avertissement indiqué plus haut : ne pas se consacrer à surveiller et comme rédiger méticuleusement l'histoire de ses pensées et de ses sentiments dans leur cours *involontaire* ; c'est là précisément la route qui, dans le désordre d'esprit des soi-disant inspirations d'en-haut et des forces qui agissent sur nous, hors de notre consentement et venant d'on ne sait d'où, conduit à la folie des illuminations et aux visions d'épouvante. Car, sans le savoir, nous découvrons ce que nous avons nous-mêmes introduit en

nous : ainsi une Bourignon avec ses représentations consolantes, ou un Pascal avec ses représentations d'épouvante et d'angoisse. [...]

Chercher à se surveiller comme si ces actes [ceux du pouvoir de représentation] venaient à l'esprit d'eux-mêmes, *sans être appelés* (ce qui se produit dans le jeu de l'imagination lorsqu'elle invente spontanément), c'est pervertir l'ordre naturel de la faculté de connaître ; [...] c'est déjà une maladie de l'esprit (jeu des fantasmes) ou du moins y conduit et met sur le chemin de la maison des fous.

4. Balthasar Gracian, *El discreto* (1646), traduit en 1723 par Joseph de Courbeville, *L'homme universel*, Les feuilles vives, 1980, p. 138-139 :

De tous les défauts qui frappent plus, la singularité me paraît sans contredit le premier par rapport à son caractère, et le dominant par rapport au nombre de ceux qui y sont sujets. Le caractère de ce défaut est d'être si dissemblable à soi-même, que c'est, pour ainsi parler, une espèce d'hermaphrodite, d'ambigu, d'analogue, un composé bizarre qui ne peut se définir. A l'égard de ceux qui donnent dans ce défaut, la multitude en est si grande, qu'on en compterait cent pour un, qui n'y donne pas. [...]

[Ils] se font à dessein les ennemis de leur propre goût qu'ils sacrifient. [...] Ce n'est point par vertu ni par raison, c'est par singularité qu'ils se retranchent de ce que naturellement ils aiment.

5. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Minuit, 1980, p. 9, 42, 51, 106 et 107 :

Nous avons écrit le livre à deux. Comme chacun de nous était plusieurs, ça fait déjà beaucoup de monde. Nous avons distribué d'habiles pseudonymes, pour rendre méconnaissable. Pourquoi avons-nous gardé nos noms ? Par habitude, uniquement par habitude. Pour nous rendre méconnaissables à notre tour. Non pas en arriver au point où l'on ne dit plus je, mais au point où ça n'a plus aucune importance de dire ou de ne pas dire je. Nous ne sommes plus nous-mêmes. [...] Nous avons été aidés, aspirés, multipliés.

C'est un très bon rêve schizo. Etre en plein dans la foule, et en même temps complètement en dehors, très loin : bordure, promenade à la Virginia Woolf (« *Plus jamais je ne dirai je suis ceci, je suis cela* »).

Il n'y a pas d'énoncé individuel, il n'y en a jamais. Tout énoncé est le produit d'un agencement machinique, c'est-à-dire d'agents collectifs d'énonciations. [...]

L'agencement collectif d'énonciation n'a pas d'autres énoncés que ceux d'un discours toujours indirect. [...] C'est le langage tout entier qui est discours indirect. [...]

Le discours direct est un fragment de masse détaché, et naît du démembrement de l'agencement collectif ; mais celui-ci est toujours comme la rumeur où je puise mon nom propre, l'ensemble des voix concordantes ou non d'où je tire ma propre voix. [...] Glossolalie. Ecrire, c'est peut-être [...] sélectionner des voix chuchotantes [...] d'où j'extrais quelque chose que j'appelle Moi. JE est un mot d'ordre. Un schizophrène déclare : « J'ai entendu des voix dire : il est conscient de la vie ». Il y a bien en ce sens un *cogito schizophrénique*, mais qui fait de la conscience de soi la transformation incorporelle d'un mot d'ordre ou le résultat d'un discours indirect. Mon discours direct est encore le discours indirect libre qui me traverse de part en part et qui vient d'autres mondes et d'autres planètes.

6. René Descartes, *Méditations métaphysiques*, II, Gallimard, coll. « Tel », 2018, p. 119 :

Enfin il faut conclure, et tenir pour constant, que cette proposition [*hoc pronontiatum*], *Je suis, j'existe* [*Ego sum, ego existo*], est nécessairement vraie toutes les fois que je la prononce ou que je la conçois en mon esprit.

Mais je ne connais pas encore assez clairement ce que je suis, moi [*quisnam sim ego ille* : littéralement *qui je suis, moi, ce lui*] qui suis certain que je suis[.]

7. Anonyme [Camille Falconet ?], « De l'âme et de l'existence d'un Dieu », *Réflexions morales et métaphysiques sur les religions et sur les connaissances de l'homme*, II, chap. 1, Honoré Champion, 2023, p. 379-380 :

Que suis-je ? Ce moi qui pense, qui raisonne, qu'est-il ? Ne suis-je qu'un être simple, ou un composé de plusieurs ? J'aperçois des parties apparentes, des membres qui ont chacun leur fonction particulière, mais je ne m'aperçois pas que ces parties visibles pensent ou raisonnent. Elles ne constituent donc point ce moi qui pense. Elles sont donc quelque chose de différent, puisque je puis retrancher quelque membre sans ôter, et même sans diminuer, la force de ce principe pensant. J'appelle *corps* l'assemblage de ces membres apparents. Je pourrais également l'appeler *Blictri*. Le nom ne fait rien à la chose, comme j'ai dit ailleurs : il n'en explique pas la nature, et nous ne sommes remplis que de noms. Comment donc pourrai-je parvenir à la connaissance de mon être ? N'importe, il faut poursuivre ; j'en serai quitte pour le nom.

8. Nicolas Beauzée, article « Pronom », *Encyclopédie de Diderot et d'Alembert* :

On a cru qu'un *pronom* était un mot employé *pour le nom*, représentant le nom, et n'ayant par lui-même d'autre valeur que celle qu'il emprunte du nom dont il devient le vicegérés, comme un *proconsul* était un officier employé *pour le consul*, représentant le consul, et n'ayant par lui-même d'autre pouvoir que celui qu'il empruntait du consul dont il devenait le vicegérés. [...] Mais ce n'est point là ce que l'analyse nous en apprend. [...]

Les noms, je le répète, expriment des sujets déterminés par l'idée de leur nature, et les *pronoms* des sujets déterminés par l'idée précise d'une relation personnelle à l'acte de la parole.

9. Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz. L'archive et le témoin*, Rivages Poche, 2003, p. 143 :

Comme simple *je*, doté d'un nom mais dépourvu de pseudonyme, [le vivant-parlant] ne peut rien écrire ni rien dire. Or tout nom propre, en tant qu'il nomme un vivant, un être non linguistique, est un pseudonyme (de degré zéro). Je ne puis écrire, je ne puis dire *je*, que comme pseudonyme. [...]

Il est une figure particulière de l'hétéronymie, dite « pseudonymie au carré » ou « homopseudonymie », dont a écrit Giorgio Manganelli. Elle consiste à utiliser un pseudonyme en tout point identique au nom propre. [...] La (*pseudonymie*)² pousse jusqu'au bout le paradoxe ontologique de l'hétéronymie, puisqu'ici non seulement un *je* cède la place à un *autre*, mais l'*autre* prétend n'être pas *autre*, se confondre avec *je*. [...]

10. Anonyme [Guy Patin], « Préambule », *Theophrastus redivivus*, trad. Nicole Gengoux (à paraître) :

Des génies semblables surviennent d'habitude après des cycles annuels déterminés [...], tout à fait comme si une transmigration se faisait par une certaine métempsychose. Pour voir que nous-mêmes nous avons revécu, il n'est pas besoin de l'année platonicienne car l'homme n'est pas simplement un être unique [*non est homo simpliciter unus*] : les Diogène furent nombreux, nombreux les Timon, même s'ils ont été peu nombreux à être ainsi nommés ; les mêmes hommes, les mêmes siècles, toujours et toujours reviennent sur scène, [et] personne n'a vécu jusqu'à maintenant, dont il n'y a pas quelqu'un de semblable qui vivra, et tel Virbius, reverra la lumière.

Alors de la même manière, moi, tel un autre Theophraste ressuscité [*Ego, quasi Theophrastus alter redivivus*], je me suis appliqué à écrire cette histoire dans un esprit, cependant, peut-être différent[.]

11. Anonyme [Baron d'Holbach], « Avertissement », *Lettres à Eugénie, ou Préservatif contre les préjugés*, 1768, p. 7-8 :

A l'égard du nom et de la qualité [de l'auteur], on ne peut former là-dessus que des conjectures. [...] L'épigraphe qu'on a trouvée sur plusieurs manuscrits de ces lettres prouve que l'honnête homme à qui on les doit ne se souciait pas d'en être connu pour l'auteur, et que ce n'a été ni l'amour de la réputation, ni la soif de la gloire, ni l'ambition de se distinguer par des opinions hardies – que les prêtres et ceux que l'ignorance leur a soumis appellent *impiétés* – qui ont guidé sa plume, mais le désir seul de faire du bien à ses semblables en les éclairant [...].

Voici cette épigraphe : *si j'ai raison, qu'importe à qui je suis ?* C'est un vers de Corneille dont l'application est très heureuse et qui devrait être sur le frontispice de tous les livres de cette nature.

12. Michel Foucault, *Le discours philosophique*, Gallimard / Seuil, 2023, p. 34-35 :

Ce maintenant irrépressible apparaît à l'intérieur du discours philosophique sous les espèces d'une subjectivité, à la fois discrète et souveraine, invisible mais insistante - une subjectivité sans cesse en train de disparaître et de se reformer à nouveau. C'est elle qui éclate (en ce double sens qu'elle brille et se dissocie) dans tous les discours des philosophes occidentaux depuis Descartes. [...] Peu à peu, à ce discours qui est celui de son attention et de sa lumière propres se substitue le discours sans nom, sans figure et sans âge de la vérité elle-même, ou de la raison, ou de la nature ; une voix qui semble n'avoir plus de maintenant, parce qu'elle surplombe tous les temps, tous les lieux et tous les sujets, vient doubler la parole du philosophe pour lui souffler, en quelque sorte, l'essentiel de ce qu'il a à dire. [...]

Il fallait donc que [la théorie du sujet] soit telle qu'elle autorise le discours à circuler, sans altération, comme un discours anonyme, et qu'elle lui permette ainsi [...] d'être proféré sous n'importe quel ciel et par n'importe qui.

13. John Locke, *Essai sur l'entendement humain*, II, chap. 27, Vrin, p. 533 et 539 :

[§20] Il faut faire attention à la référence du mot *je*. En ce cas, c'est seulement l'homme ; et comme on présuppose que le même homme est la même personne, on suppose facilement que *je* tient également lieu de la même personne. Mais s'il était possible que la même personne

ait à différents moments des consciences distinctes, et incommunicables, le même homme constituerait sans doute différentes personnes à différents moments.

[§26] *Personne* est, à mon sens, le nom que l'on donne à ce *soi*. [Partout où] un homme découvre ce qu'il appelle *lui-même*, je pense qu'un autre peut dire que c'est [là] la même *personne*.

14. Jacques Lacan, « Ecrits inspirés : schizographie », *Premiers écrits*, Gallimard, p. 72 et 79 :

La malade affirme que ce qu'elle exprime lui est imposé, non pas d'une façon irrésistible ni même rigoureuse, mais sous un mode déjà formulé. C'est, dans le sens fort du terme, une inspiration.

La notion de la participation semble effacer ici celle de l'individu. [...]

En témoigne encore la profusion des noms propres dans ses écrits (plusieurs à la suite, joints par le signe =, pour désigner le même individu, par exemple), des surnoms, la diversité et la fantaisie de ses propres signatures.

15. Anonyme, *L'âme matérielle*, Honoré Champion, 2003, p. 156 :

Quelle est la nature de la pensée ? La pensée est une parole intérieure, avec laquelle on s'entretient soi-même, comme on se sert de la parole sensible pour communiquer avec les autres. [...] Je remarque que les désordres que l'excès du vin et des passions immodérées vous causent paraissent également dans vos discours et vos pensées[.]

16. Denis Diderot, *Le neveu de Rameau*, Folio Gallimard, 1972, p. 42-43 :

LUI : - Tout ce que je sais, c'est que je voudrais bien être un autre, au hasard d'être un homme de génie, un grand homme ; oui, il faut que j'en convienne, il y a là quelque chose qui me le dit. [...] J'étais donc jaloux de mon oncle ; et s'il y avait eu à sa mort quelques belles pièces de clavecin dans son portefeuille, je n'aurais pas balancé à rester moi et à être lui [...].

*Puis il se remettait à chanter l'ouverture des Indes galantes et l'air Profonds abîmes, et il ajoutait : Le quelque chose qui est là et qui me parle me dit : Rameau, tu voudrais bien avoir fait ces deux morceaux-là ; si tu avais fait ces deux morceaux-là, tu en ferais bien deux autres ; et quand tu en aurais fait un certain nombre, on te jouerait, on te chanterait partout. Quand tu marcherais, tu aurais la tête droite, ta conscience te rendrait témoignage à toi-même de ton propre mérite, les autres te désigneraient du doigt, on dirait : C'est lui qui a fait les jolies gavottes, et il chantait les gavottes. Puis, avec l'air d'un homme touché qui nage dans la joie et qui en a les yeux humides, il ajoutait en se frottant les mains : Tu aurais une bonne maison, il en mesurait l'étendue avec ses bras, un bon lit, et il s'y étendait nonchalamment, de bons vins qu'il goûtait en faisant claquer sa langue contre son palais, un bon équipage et il levait le pied pour y monter, de jolies femmes à qui il prenait déjà la gorge et qu'il regardait voluptueusement ; cent faquins me viendraient encenser tous les jours et il croyait les voir autour de lui [...] ; puis il continuait : Et c'est ainsi que l'on te dirait le matin que tu es un grand homme ; tu lirais dans l'histoire des *Trois Siècles* que tu es un grand homme, tu serais convaincu le soir que tu es un grand homme, et le grand homme Rameau s'endormirait au doux murmure de l'éloge qui retentirait dans son oreille même en dormant, il aurait l'air satisfait : sa poitrine se dilaterait, s'élèverait, s'abaisserait avec aisance, il ronflerait comme un grand homme ; et en parlant ainsi, il se laissait aller mollement sur une banquette ; il fermait les yeux, et il imitait le sommeil heureux qu'il imaginait. »*